

Société chorale « La Lyre » aux Charbonnières

On découvre sur certains documents que Louis RoCHAT du Vieux Cabaret, dit Pantalón, est directeur d'une société chorale « La Lyre » en 1891. Celui-ci va démissionner on ne sait trop pour quelles raisons, laissant un vide qui ne sera pas comblé, puisque la société devait cesser ses activités à ce moment-là, ou, ayant par hasard retrouvé un directeur « un peu de sorte », seulement quelques années plus tard.

La Lyre devait ainsi céder la place à une nouvelle chorale née en 1896, l'ECHO du Risoud.

Seule trace d'une activité de la Lyre, une charmante course faite en Valais avec quelques-uns des membres accompagnés par de charmantes dames ou jeunes filles du village.

Une épopée joyeuse dont témoigne un narrateur facétieux.

UNE COURSE ENTRE TOURISTES – par Elie RoCHAT-Golay¹

Introduction

Charmante promenade en Valais par une joyeuse équipe de la Lyre² que nous estimons à vue de nez datée de 1890 environ. On rectifiera la date s'il le faut. Tous les problèmes ne sont pas encore résolus quant aux participants et à l'auteur de cette narration. Selon celui-ci ils furent onze, dont dix aux Charbonnières et un au Pont, le prénommé François, instituteur, de toute évidence, selon nos connaissances de l'histoire de notre village, Hirzel de nom. Il épousera Louise, l'une des sept filles Golay des Charbonnières.

Reprenons notre listage selon les indications que nous donne notre écrivain fantaisiste.

Sami le boursier. Que nous supposons être Samuel RoCHAT-Saisset, né le 4 décembre 1857, décédé le 8 octobre 1926. Il peut ainsi avoir 33 ans à l'époque de la course. Ce ne sera pas lui, assurément, à avoir le pied le plus agile.

Jean-Henri Guignard, régent, père de Victor, lui aussi régent. Né à Vaulion le 13 mai 1863, décédé le 23 septembre 1907, à six heures du soir, se noyant accidentellement au Lac de Joux, près de l'Abbaye.

Marius, 19 ans. Nous ne connaissons rien de lui.

Elie RoCHAT, négociant, né le 16 novembre 1870, décédé le 22 août 1926. Epouse Lucie née Golay, fille de Jules, l'une des sept filles Golay des Crettets, les sept belles crettoises³, disait Mme Gubéran, fille de l'une d'elles !

¹ Texte supposé être du dit, sans certitude néanmoins.

² La Lyre, chorale du village, connue à la fin du XIXe siècle. En fait elle ne dut pas durer plus d'une quinzaine d'années. On sait que Louis RoCHAT Pantalón, du Vieux-Cabaret, en fut l'un des directeurs.

³ Crettoises, habitantes des Crettets !

Lucie Golay, future épouse du précédent, née le 10 août 1871, décédée le 8 novembre 1921.

Dorcas Rochat de chez Thionville. Nom : Rochat.

Alice, une amie, nom inconnu.

Aline, 1874-1971. l'une des sept filles Golay. Epousera un M. Brunet.

Frida, plutôt Fréda, 1877-1961. Epousera Auguste Mounoud, pasteur au Lieu.

Louise, l'une des 7 filles Golay, née en 1869, décédée à plus de huitante ans. Epouse François Hirzel, instituteur, que l'on découvre ci-dessous.

François Hirzel, instituteur au Pont.

Quatre des sept filles Golay sont donc présentes à cette course.

Total des participants selon la description ci-dessus, onze.

La mouche conteuse, soit le rapporteur est-il de ceux-là ou faut-il le rajouter ? Son style rappelle Henri-Rochat Golay qui pourtant semble n'être pas de la fête. Alors faut-il admettre que ce texte soit de Elie ?

Le papier utilisé est celui de l'entreprise de son beau-père, Golay Frères les Charbonnières. Il y a tout lieu de croire qu'un jour Jules Golay, l'un des deux associés, s'est mis à son compte. L'ancien papier ne pouvant plus servir sur le plan commercial. Jules, en fit don à son beau-fils, mari de sa fille Lucie. La chose se tient.

Rude écriture que celle d'Elie, dans ce cas-là. Petite, serrée, avec ses surcharges en petit sur certaines lignes. Ecriture passant sur l'entête à la page 4. Photocopies de mauvaise qualité. Ratures. Confusion en certains endroits.

Le tout nous vaudra des arrachages de crin, et une nécessaire recomposition de certains passages. Ainsi la promenade dans les gorges du Trient, les avancés, les retardataires, hommes ou femmes, les pauses, est un véritable casse-tête. Il a fallu le recomposer en partie avec les risques d'erreur que cela comporte.

Si le début se laisse suivre avec facilité, il n'en est pas de même de la deuxième partie de cette narration. L'auteur en avait-il raz le bol, qui s'est laissé aller à une écriture plus confuse et plus sauvage ? C'est probablement le cas. En témoigne aussi cette fin abrupte à l'Hôtel des Alpes à St-Maurice, tandis que les touristes s'appêtent à se reposer pour envisager une promenade du lendemain au lac Tanay. On ne saura ainsi jamais ce qui se passa en cette course, et quel furent les péripéties du retour.

Le style est bien d'époque, cet humour un peu facile, qui alors faisait rire, un peu moins de nos jours.

Il y a cependant d'excellents passages poétiques, il y a aussi et surtout une ambiance. On se connaît tous, plusieurs de ces idylles naissantes se finiront par des mariages. On est jeune. On est plein de confiance en l'avenir. On habite les Charbonnières. Les situations, on le devine, seront aisées. On n'est pas n'importe qui, que diable. Et les jeunes filles ont beauté qui vous oblige un homme, quel qu'il soit, à vous rendre hommage. Elles possèdent cette grâce sans pareille que l'on découvre sur les multiples photos qu'elles laisseront. Sept à la ligne, sept dont pas une n'est pas jolie. Sept, soit autant de prétendants. Une

famille qui s'élargira, qui prendra de grandes proportions. On y sera régent, pasteur, commerçant de fromage, d'horlogerie. On se retrouvera à la Palestine, la propriété d'Elie Rochat-Golay dès 1910 environ, rachetée de l'oncle Armand.

C'est beau la jeunesse. Les Alpes sont belles. Et les voyages sont comme un vin mousseux que l'on boit sans regarder à la dépense. Certes, il y a la fatigue, mais celle-ci donne plus de poids aux choses, et aux sentiments. On s'aime. On est heureux. Et c'est le principal !

UNE COURSE ENTRE TOURISTES

Ils étaient onze. Ils sont partis un matin à 3 heures de ce coquet village des Charbonnières que vous admirez tant, toujours entouré de ses sombres forêts se mirant gentiment dans ce bleu Brenet sillonné de barques légères. Ce matin-là, 27 juin, le ciel était pur, les étoiles s'effaçaient les unes après les autres et les oiseaux chantaient l'aurore qui les avait réveillés dans leur lit de mousse. Malgré ce demi-jour, si vous vous approchez un peu vous verrez parfaitement bien les dix touristes, je dis dix parce que le onzième est au Pont à ¼ d'heure des Charbonnières. Il est levé ou il ne l'est pas encore, je ne sais. Car quoique je ne sois qu'une simple mouche, je ne suis pas capable de passer par les trous de serrure pour aller voir, et puis je suis sûr qu'il a verrouillé dix fois sa porte. Bref, je vais vous présenter ces dix incomparables.

Apprenez d'abord que le beau sexe est en majorité, ce qui ne vous offusque nullement, j'espère. La demi-douzaine est au complet. Quant au sexe laid, il perd son nom pour cette fois, car ses quatre représentants seraient dignes d'être du beau sexe eux aussi, car je dois à la vérité de dire qu'ils sont tout à fait jolis. Apprenez à connaître le plus important de la bande, le plus riche, le plus entouré, le boursier enfin, car c'est lui qui a la bourse. Vous le reconnaissez bien à sa poche rebondie, à ses habits gris, à ses yeux bleus et à ses cheveux soyeux et bouclés. Ils sont très beaux, ses cheveux, et on dit qu'il en est très fier, mais c'est peut-être une calomnie. En tout cas Sami Rochat boursier ne peut pas être plus orgueilleux de ses cheveux que Monsieur Guignard de sa moustache noire et épaisse ; mais ils ont tout deux de quoi se monter un peu la tête en mérite. Prenez garde, n'approchez pas trop de ce dernier, il est un peu gymnaste, beaucoup nerveux et on dit qu'il vous donne quelques fois de violents coups sans s'en apercevoir, non pas qu'il soit méchant, car vous voyez bien qu'il a des yeux doux et une langue à couler des douceurs ! Marius qui marche à ses côtés la tête en avant, la démarche un peu dolente et un sac d'école entre les épaules ne lui ressemble en rien. D'abord c'est un blanc-bec de 19 ans, sans moustache et prêt pour toutes les fredaines imaginables. Heureusement que se tient à ses côtés un militant, un lieutenant, un séchard de capitaine en acier, un prophète, un Elie tout simple et maigre, maigre, maigre que j'ai peur qu'il ne devienne enragé. Il a d'abord de certains yeux noirs qui lancent des éclairs. Prend donc garde !!! On dit qu'il fait la cour à cette grande noire ou grise,

enfin je ne sais pas, qui se balance majestueusement en avant. J'ai beaucoup de peine à le croire, à moins peut-être qu'elle n'ait mis cette robe jaune, ce chapeau jaune et simple, simple, simple, pour ne pas provoquer sa fureur par des couleurs voyantes. Elle s'appelle Lucie, un nom de roman, vous en doutez-vous ? Non, j'en suis sûre, pas plus que cette petite qui se tient raide dans sa robe grise et sa jaquette brune. Elle s'appelle Dorcas, un nom biblique. Et pourtant rien n'est plus vrai, mais notre Dorcas ne ressemble pas plus à celle qui passait sa vie à coudre pour les pauvres que notre Elie ne ressemble au saint prophète qui monta au ciel sans passer par la mort. Dorcas est bonne, vous la voyez blonde et fraîche, un fin profil, une bouche rieuse, des cheveux d'or, des yeux trop bleu pâle, et très petite, très petite, mais on ne peut tout avoir. Et telle qu'elle est elle a joliment tourné la tête à je sais bien qui, quoique je ne veuille rien dire en mouche discrète que je suis.

Cette jeunesse pâle et habillée en mi-deuil qui marche près d'elle, habite avec Dorcas « sur la Cité », et on dit qu'elles y mènent joyeuse vie sur cette cité. Cela ne m'étonne pas. Alice a de belles dents blanches et de beaux cheveux noirs qui savent ce que c'est de voir leur maîtresse rire, chanter et danser. Si j'avais un conseil à lui donner, ce serait de s'associer avec Marius pour chanter : Alsace et Lorraine.

Il faut que je me hâte de vous présenter deux amies, deux mauvaises têtes qui houspillent et chicanent tout le monde. Ce sont Mlles Aline et Frida, plus belles que bonnes toutes deux, et toutes deux plus décidées à s'amuser coûte que coûte qu'à faire une course sérieuse comme cela se doit entre gens respectables. Mais que voulez-vous, ce n'est pas leur faute, elles habitent les Crettets et on dit que l'air y est bien mauvais pour le moral. Je ne sais pas, moi, je suis une voyageuse. Pendant cette présentation nos touristes sont arrivés au Pont où les attend le compagnon que la destinée leur a envoyé. Il s'est réveillé tout seul, sans secours, quel miracle ! Il a le teint frais de lis et de rose, blond hélas et long, je crois, que c'est le plus long du troupeau. Je vous dirai à l'oreille très confidentiellement qu'il est régent, qu'il s'appelle François, et que comme sont les régents et régentes, il est un peu Oh ! non, je ne dirai pas le mot. Non, car nous avons maintenant trois individus de cette catégorie et il leur serait si facile de se venger sur une pauvre misérable moucheronne.

Je ne veux pas vous faire connaître la dernière noire de toutes ces brebis, je l'ai oubliée avec intention, parce qu'on dit qu'elle est pétrie de défauts, qu'elle est une grosse ignorante et qu'elle s'appelle Louise, un nom affreux de cuisinière brûlant les sauces. Par ailleurs je la crois très capable de se présenter elle-même, aussi passons outre.

Adieu Vallée, fraîcheur, oiseaux chanteurs, ciel bleu, lacs et village bien-aimé, adieu, au revoir dans deux jours.

Pauvres, pauvres Lyriens (10 touristes font partie de la Société de chant la Lyre), le tunnel que vous traversez est sombre et parsemé d'ornières. Pauvres pieds des Lyriens. Heureusement il est traversé sans encombre. Mais ô surprise,

un sombre gardien de ce sombre passage, un petit homme qui leur apparaîût comme l'un de ces géants monstrueux de l'antiquité, l'un de ces titans sauvages apparaissant soudain à l'œil du voyageur terrifié pour lui proposer des énigmes ou des cabales surnaturelles. Celui-ci se drapait dans sa majesté de garde noir. Il se contenta de se redresser pour ne pas perdre un pouce de sa taille et leur jura de leur dresser « procès-verbal ». Mais nos valeureux montagnards ne se sont pas arrêtés et, après avoir passé chacun une branche de sapin à son chapeau, ils arrivent à Vallorbes, ayant tout juste le temps de se désaltérer et de prendre le train. Seul le boursier qui prend les billets est obligé de monter dans le train avec sa soif, son porte-monnaie, sa responsabilité formidable et les billets. Pauvre, pauvre boursier ! Les employés crient, le sifflet de la locomotive déchire les airs, la vapeur sort, le train s'agite et vogue la galère pour qui porte l'espoir de la Vallée, l'orgueil du canton de Vaud, la gloire de la Suisse entière.

Ils étaient onze. Je les ai vus rire, babiller, dessiner, peindre, que c'en était un vrai ravissement. Mais j'étais fatiguée, mes ailes pendaient inertes, mes yeux se voilaient et je me suis endormie au milieu des éclats de rire et en face d'Alice, de Dorcas et de Jean-Henri Guignard que la bonne Providence conserve ! Je me suis réveillée tout juste pour arriver à Lausanne et j'ai suivi mes guides qui, gais comme des pinsons et des pinsonnettes, sont allés déjeuner sous les bosquets touffus du parc de la gare. J'ai vu sortir des herbiers, des sacs, des petites maisons. Car j'ai omis de vous dire qu'outre les provisions renfermées dans le sac qui est si bien fixé sur le dos de Marius qu'il semble faire partie de lui-même, il y a d'énormes herbiers contenant parmi autres choses déjà une écharpe du même rose flamboyant que le plastron qui s'étale sur la robe d'Aline, la petite des Crettets, vous vous souvenez ? Il reste encore le gentil panier de Frida qui a l'air de contenir des œufs merveilleux et un saucisson succulent. Quel déjeuner, quel bon déjeuner, ils ont fait là et comme tout ce qu'on mange lorsque l'on a faim et qu'on a le cœur gai et content, a de saveur et devient succulent. Vérité éternelle, il n'y a de bonheur que pour ceux qui ont le cœur léger et la conscience tranquille, et leurs cœurs sont légers, et leur conscience bien tranquille malgré le terrible garde-voie de Vallorbes.

Lorsque l'heure du départ eut sonné, le train les emporta bien vite, bien fort, traversant pour s'y arrêter à peine, les villes, les villages qui s'échelonnent sur les magnifiques coteaux de ce Léman éternellement admiré, toujours chanté et sans cesse vanté de tous les touristes. On comprend l'amour qu'il inspire à celui qui est né en un semblable pays, dans un tableau si enchanteur. Mais les yeux des Lyriens ne cessaient de regarder en avant. En avant, plus loin, où est le but de leur course, où sont les Alpes dont les masses imposantes semblent narguer leur audace et leurs pieds solides de montagnards vaudois. J'ai déjà peur ! Que deviendrai-je, misérable insecte, s'il leur prend envie de grimper sur le Mont-Blanc ? Comment mes petites ailes me conduiraient-elles après eux ? Je mourrai bien sûr dans la neige et la glace, mais tant pis, j'aurai fait jusqu'au bout mon devoir de mouche et j'aurai jusqu'au bout travaillé pour la patrie. Car c'est

pour conserver à ce pays et d'âge en âge les prouesses de ses enfants que je les suis, pour raconter au monde ce que j'aurai vu.

Et je les ai vus avec le train quitter les rives fleuries du Léman et s'engager dans cette étroite vallée où le Rhône roule son eau grise et boueuse. La locomotive bruyante les entraînait avec fracas et son souffle puissant trouvait des échos dans tous ces rochers, dans toutes ces montagnes. Les rochers immenses où sont accrochés des couvents, des maisons, voire même des villages, ces masses de granit surplombant sur leur tête ces forêts creusées et ravagées par les torrents des glaciers et par les avalanches. Et ils en ont admiré, de ces torrents impétueux, de ces rivières bondissant en cascades dont l'écume rejaillissante est pareille à des milliers d'arc-en-ciel. Il semblait que dans ces bois doivent s'être réfugiées les nymphes sacrées, que ces forêts doivent voir se cacher encore sous leur ombre les monstres terribles ou les déesses enchantées, les nains ignobles et les géants à l'œil brûlant et féroce. Ils prêtaient même l'oreille, croyant ouïr comme une voix lointaine et dès longtemps oubliée, les rugissements terribles du Minotaure, le sifflement épouvantable du python, mais leur oreille depuis des siècles désapprisée à ces voix connues en d'autres temps, ne pouvait plus entendre ; pas plus que leurs yeux fatigués depuis des milliers d'années ne pouvaient apercevoir les fées des grottes profondes lorsqu'elles viennent tristement regarder du bord des roches les vallées qui leur appartenaient jadis, il y a longtemps, longtemps, lorsque les bêtes parlaient une langue compréhensible pour tous, lorsque les plantes elles-mêmes savaient se faire entendre dans les concerts donnés au Créateur par tous ce qui existe, alors que les étoiles n'étaient pas des mondes, que les pierres n'étaient pas insensibles, que les amis ne se déchiraient pas entre eux ! Mais vous n'avez pas vu ces temps-là ou si vous les avez vus, vous avez oublié, moi aussi, et les voyageurs que le train dépose à Vernayaz ne savent plus et ne comprennent plus. Ils sentent seulement que leurs cœurs battent à l'unisson, qu'ils sentent les mêmes choses, qu'ils s'aiment et qu'ils sont frères parce que nul désaccord n'existe entre eux, nul tiraillement. Ils s'aiment et ils sont onze.

Près d'eux sont les gorges du Trient, mais attendez pour y aller, la civilisation ou plutôt la rapacité qui s'empare de tout, qui exploite tout, a mis aussi la main sur les beautés de la nature, elle les a défendues, a caché tout ce qui lui était possible de sceller et nul ne peut entrer dans ces gorges profondes sans payer finance. Heureusement le boursier est là et c'est un homme qui s'entend à ménager sa bourse. Il a fait sérieusement passer les dix touristes qui l'attendent pour ses chers pensionnaires dont lui, le directeur, veut ménager la bourse, et il obtient pour chacun une entrée à moitié prix et à lui son entrée libre. Vous pensez, un directeur de pension, il faut le ménager et lui faire ses offres de service. Quant à moi, le directeur ne m'ayant pas compris dans sa pension, je me suis posée sur la petite maison et je suis entrée pour rien. Et tous ont suivi un sentier suspendu au-dessus du précipice au fond duquel le Trient roule ses flots tumultueux tandis que sur leurs têtes d'immenses rochers

s'élèvent perpendiculaires, ne laissant entre eux qu'un étroit passage d'où l'on aperçoit le ciel bleu. C'est un spectacle grandiose et inoubliable, et lorsque penché sur l'abîme on s'arrête pour contempler ces eaux profondes ou qu'on lève la tête sur ces masses qui semblent vouloir s'écrouler sur vous, on se sent saisi par cette grandeur calme et majestueuse, on se sent petit et infirme et la plainte de l'eau vous ferait pleurer tandis que la grandeur du spectacle vous fait rêver. Je voyais ainsi sur tous ces fronts de pensionnaires se marquer mille sensations et mille émotions intimes qu'on ne pourrait décrire. Et lorsque sous un rocher plus profond que les autres, le guide tira deux coups de pistolets qui résonnèrent comme des coups de canons, on entendit les échos rouler longtemps ce bruit sourd et profond jusqu'à ce qu'il s'en alla mourir au fond des gorges dans ces frémissements immenses.

A l'entrée de ces gorges il y a un bazar rempli de souvenirs, de photographies de tous les beaux coins de ce pays. La pension s'y est naturellement arrêtée pour faire un choix dans ces jolies choses et naturellement le plus petit objet est payé quatre fois sa valeur. Pourquoi y a-t-il partout des hommes avec leurs défauts insupportables et leurs vices à peine voilés ? menteurs, voleurs, hypocrites, ô hommes, que vous êtes laids !!! Enfin ils s'en vont et moi, mouche, j'ai piqué la femme et piqué l'homme qui nous ont vendu ces reliques pour venger mes amis.

Malgré les offres brillantes du magnifique Hôtel du Trient, nul d'entre eux ne s'y arrête et tranquillement ils s'en sont allés à un modeste petit hôtel où ils ont pris un dîner bien gagné et débouché force bouteilles de limonade dont les bouchons partaient soudain, aspergeant d'écume voisins et voisines, mais tout est motif à rire et ils riaient. Pourquoi n'auraient-ils pas ri ? Ils étaient onze. Avec un aplomb formidable malgré la chaleur, malgré la rude montée, Lyriens et Lyriennes disaient gaiement : nous allons à Salvan, peut-être à Fin-haut, vous savez, ce village si haut perché dans les Alpes, et nous mettrons 1 1/2 heure pour monter, 1 heure pour descendre. Et si nous n'allons pas plus haut que Salvan, nous partirons pour St.-Maurice avec le train de 3 heures. Hélas, hélas, il faut 1 1/2 heure ou plus pour monter à Salvan, et les 3 derniers arrivés ont mis 3 heures. Oui, 3 heures. Ils ont fait 54 contours. En avant marchaient avec courage les infatigables Alice et Dorcas qui faisaient au plus vite arrivé, avec MM. H.G (Jean-Henri Guignard ?) et Marius, aussi infatigables, tandis qu'Aline et son prudent compagnon allaient toujours tranquillement leur pas sans se lasser, sans s'arrêter, en vrais touristes expérimentés qui savent mettre en pratique le proverbe italien : qui va piano va sano. Plus bas montaient, appuyés l'un sur l'autre comme l'aveugle et le paralytique, Elie et Lucie, deux inséparables s'il en fut. Et plus bas encore, beaucoup plus bas, rendus très célèbres pour leur habitude d'être en arrière, Frida et Louise, et Sami dont la bonté, la patience et le courage ont passé là une rude et terrible épreuve. Mais avouons qu'il s'en est tiré à son honneur, puisque après beaucoup de plaintes et de discours, il a réussi à amener triomphalement à Salvan, et 3/4 d'heure après

les premiers, ces deux malheureuses. Ce pauvre directeur avait fait le serment, téméraire, avouons-le, de soigner, d'aider, de supporter et de ramener la plus insupportable des 6 Lyriennes (Louise ?), aussi, quoiqu'il s'acquittait de sa lourde tâche avec entrain et courage, je voyais bien que le reste de nos bons membres voulait le plaindre du fond de leur cœur. Et maintenant ils ne peuvent que le féliciter car c'est un héros, et un héros qui resterait méconnu si je ne traçais ces quelques lignes dans ce véridique rapport.

La chaleur est suffocante, aussi est-ce avec délice que tout le monde prend place dans une salle fraîche et vide. Allez, allez, montagnards au pied solide, allez regarder si plus loin la vue est belle, ce ne sont pas les retardataires qui vous accompagneront. Oh ! nenni. Une petite visite à l'église et au cimetière, une autre à ce magasin où le marchand est si laid, si laid, et ils repartent le pied léger tandis qu'arrivent un peu penauds les amateurs de beaux paysages qui n'ont rien vu, rien su. Après vingt minutes de marche, sachant qu'on leur avait promis une vue magnifique, Alice avait regardé, Marius avait regardé, Dorcas avait regardé elle aussi, HG.FHR.SR.LGAG (soit probablement Henri Guignard, Fréda, Henri Rochat, Samuel Rochat, Lucie Golay, Aline Golay) avaient tous regardé, et après avoir ouvert tout grand leurs yeux pour mieux voir, après avoir regardé et encore regardé, à droite, à gauche, au nord, au sud, ils sont revenus dire qu'ils n'avaient rien vu et ils noyaient leur désillusion dans la limonade lorsque les dernières arrivées sont parties les premières, heureuses de dégringoler la rude montée si péniblement gravie. Elle s'effectua si bien que voulant attendre les retardataires nos deux montagnardes se sont couchées sous les sapins et, le sommeil n'ayant pas tardé à s'emparer de l'une d'elles, il a fallu que sa compagne l'éveille. Ses grimaces et contorsions devenant par trop épouvantables, elles sont reparties et arrivées à Vernayaz, elles ont trouvé à se désaltérer et souper en attendant le reste de la troupe. On les vit bientôt déboucher et les moucheron de s'agiter pour souhaiter la bienvenue. On dit que les pauvres femmes d'Abram coupant seules les blés avec la faucille ou portant sur leur tête d'énormes draps rempli de foin, pendant que leurs seigneurs et maîtres se baladaient à côté d'elles, se sont transportées d'indignation. Nos amies, au grand bonheur des braves Lyriens qui prétendaient être dans le Valais et vouloir se conduire en Valaisans, proposant à leurs compagnes de se charger des paquets et des habits, ces prétentions exorbitantes ayant été refusées net, la scène a changé, et voulant alors se conduire en bons Vaudois, on vit, oui, on l'a vu, un dévoué instituteur offrir avec emphase son dos à la demoiselle qu'il patronnait pour qu'elle s'y mette en guise de hotte et s'y cramponner commodément. Mais cette façon de porter les jeunes personnes fatiguées n'avait probablement rien de trop commode, car avec des cris de paon, qu'on entendait d'un bout de la vallée du Rhône à l'autre, la hotte, non la demoiselle ainsi portée a demandé en grâce qu'on la remette sur ses pieds endoloris, ce qui fut fait à la satisfaction générale. Enfin, tout le monde est commodément assis autour de cette table de l'Hôtel des Alpes où s'assirent

gaiement 5 ans auparavant les membres de la Lyre alors dans tout l'enthousiasme de sa première jeunesse et la gloire de ses premiers lauriers. Ces temps ont passés, hélas, et les Lyriens d'à présent ont grimpé les sentiers de Salvan comme ceux de jadis qui ont rêvé près de la source du Trient tandis que maintenant ils sont pères et mères de famille, dispersés bien loin du nid maternel, et les sentiers n'ont pas plus gardé la trace de leurs pas que l'écho le bruit de leurs voix qu'eux-mêmes ont peut-être oubliée.

*Et pourtant quand les yeux sont remplis de beauté,
Les poumons d'air alpestre,
Des bois mystérieux quand l'oreille a noté le murmure orchestre,
Alors il faut chanter, chanter comme l'oiseau
Comme l'oiseau qui passe
Jeter comme un soupir de flûte ou de roseau
Sa chanson dans l'espace.*

Et s'ils n'ont pas chanté, c'est que la fatigue les alourdissait un peu, que la gare était loin et que quelques Lyriens promettant encore à ces pauvres fatiguées que demain ils les conduiraient au lac Tanay, le but de la course, avaient la démarche lourde et les pieds endoloris, les jambes brisées et des maux de tête. Mais le temps presse, après avoir manqué le train de 3 heures qu'ils devaient prendre suivant le programme, il ne faut pas arriver trop tard pour celui de 7. Allons, Mr. le Directeur, payez la dépense à l'hôtel. Votre pensionnat a décampé, à vous les soucis de la note, à vous les révérences et les gracieux sourires des hôteliers.

Et ainsi le train les emporte bientôt de compagnie avec de nombreux fils d'Albion, gourmés et raides, dont les yeux pâles et froids regardent fixement partout où ne sont pas nos vaudois, où de longues longues miss, plus maigres que la jument de l'apocalypse, alpenstocks traditionnels, souliers plats, de très longs nez, les immenses bouquets, les grosses dents, le chapeau difforme et les longs bras attestant les goûts prononcés pour les ascensions. Celles-là aussi pourraient dire comme Mme X de glorieuse mémoire : je suis taillée pour la course. Elles se contentent de dévisager. Mais froids ou gais, rieurs ou placides, voyageurs ou désœuvrés, le train déverse tout cela par flots à la gare de St. Maurice où nos Lyriens, voyant un poids à bascule, vont se peser consciencieusement. Celle-là dépasse à peine quatre vingt, celui-là bascule aux 160 pour exciter l'admiration universelle, mais comme il a la prétention de donner la moitié de sa gloire à ses corps aux pieds, chacun s'engage avec courage dans les rues cruellement pavées qui conduisent à l'hôtel. Un bon hôtel où l'on est bien reçu, où les lits sont bons, les canapés moelleux. Honneur, honneur à l'Hôtel des Alpes.

FIN



Une jeunesse éclatante pour Aline, en haut, et Fréda, ci-dessus, filles de Jules Golay, pierriste.



Le directeur de la Lyre fut Charles-Louis Rochat-Pantalon du Vieux-Cabaret aux Charbonnières. La famille était musicienne. Elle a été brocardée sans trop de ménagement dans la Revue des Rochat du 500^e de l'Abbaye par Eric Rochat, pourtant éditée par nos soins ! Ici Jeanne dans le salon à vous offrir une nocturne de Chopin peut-être.



Ici Charles-Louis dit Louis, ancien directeur de la Lyre, dans les années trente, en promenade du dimanche à Bonport. L'homme garde la tenue de l'époque, soit la belle blouse du paysan et amodiateur et propriétaire de montagne (La Cerniaz, en dessus des Charbonnières – voyez ce titre dans notre rubrique d'économie alpestre).